

Sous le signe du serpent

Dès les origines, les humains ont une telle soif de connaître qu'ils bravent l'interdit : mieux vaut risquer de mourir, pour connaître, soi et soi seul, ce qui est bon pour l'homme. C'est le manque de prudence (en grec φρονησις/phronèsis) par excellence. La Parole se dit, le Livre s'écrit et se vit, pour que l'homme retrouve les passages qu'il a lui-même obstrués, pour qu'il débouche finalement dans la Vie, une vie autre mais Vie, une fois traversée la mort.

Dans la *Genèse*, c'est le serpent, « la plus astucieuse des bêtes des champs » (Gn 3,1), qui sème le doute dans le cœur et dans l'esprit de l'homme. Le texte grec de la Septante emploie ici φρονιμοσ/phronimos, prudent, pour définir l'animal. La Concordance de la TOB (Traduction œcuménique de la Bible)* propose 8 traductions du mot. Sept sont des synonymes : avisé, sensé, sage, raisonnable, réfléchi, astucieux, habile. La huitième est rusé, l'attribut traditionnellement employé pour la bête rampante, ici au superlatif.

Les artistes romans donnent parfois une tête humaine, souvent féminine à l'animal : le séducteur n'est-il pas ici doué de parole ? Dans certaines miniatures, ou sur des chapiteaux, pour rappeler l'usage fallacieux du langage, une deuxième tête orne la queue de l'animal. Les traducteurs rendent ici, habituellement, le mot grec par rusé. Faut-il voir une divergence dans les deux façons de traduire ? Aujourd'hui un homme dit astucieux est plein d'esprit de finesse, ou tout simplement c'est quelqu'un qui sait inventer des solutions ingénieuses pour résoudre des problèmes quotidiens. Mais pendant des siècles

L'astucieux, c'était l'homme habile à tromper, désireux de nuire. Pour séduire l'homme et sa compagne, il fallait être sagace en intelligence, mais pervers d'intention. L'intelligence est mise en œuvre pour aveugler, pour mystifier l'interlocuteur.

Ici insidieux et porteur de mort, ailleurs dans le texte sacré, le serpent est un signe donné par Dieu, pour démontrer la bonne foi de son messager - en qui la prudence conseille de se fier. Dans *L'Exode*, Moïse reçoit de Dieu la mission d'aller trouver Pharaon, de lui demander l'autorisation de quitter l'Égypte avec tous les siens et leurs biens. L'enjeu est si important, et sa peur si intense, qu'il sollicite un signe, permettant de prouver à son peuple « que Dieu lui est vraiment apparu. Le Seigneur Dieu lui demanda : - Qu'as-tu en main ? - Un bâton, dit Moïse. - Jette-le à terre, lui ordonna le Seigneur. Moïse jeta à terre le bâton, qui devint un serpent, et Moïse s'enfuit devant lui » (*Ex.* 4,1-4). Il lui est demandé de tendre la main, de prendre le serpent par la queue. Alors « le serpent redevint bâton dans sa main, afin qu'ils croient que le Seigneur Dieu s'est bien manifesté à toi, le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » (v.4-5). Le même bâton, par ses propriétés magiques, tente, vainement de convaincre Pharaon, avant que l'Égypte ne soit accablée de plaies de plus en plus lourdes. Tout d'abord les magiciens égyptiens réussissent « par leurs sortilèges à accompagner les mêmes prodiges ». Chacun jette son bâton, qui se transforme en serpent ! Le bâton - serpent joue un rôle dans tout l'épisode : avec lui, Moïse fend la mer, et le peuple passe les eaux à pieds secs ; avec lui, il frappe le rocher et étanche la soif des siens dans le désert.

Le lecteur de ces récits sait que le texte est surtout porteur d'un message spirituel : un simple bâton peut, par la volonté de Dieu, réussir des exploits étonnants. Mais un cœur endurci ne se laisse pas convaincre, malgré des catastrophes successives. Tout ceci semble relever de la magie, rappeler les charmeurs de serpents des bords du Nil. Ou s'appuyer sur l'art de conter oriental, favorisant la mémoire par l'étrange. Le récit veut donner à entendre les merveilles de Dieu, suggérer comment les accueillir. Ici le serpent est le mandataire de Dieu, qui se sert de toute espèce de moyens ; il se révèle l'allié des hommes, appelés à reconquérir leur liberté. **

Dans le livre des *Nombres*, l'animal rampant est d'abord maléfique, signe de la colère divine. Des serpents meurtriers châtent la révolte contre les incompréhensibles voies de Dieu. Les exploits en sa faveur n'ôtent rien à la lourdeur du quotidien et le peuple récrimine contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Égypte, pour que nous mourrions dans le

désert ? Parce qu'ici il n'y a ni pain ni eau(...)Et le Seigneur envoya contre le peuple des serpents qui tuent, et ils mordirent le peuple, et beaucoup de fils d'Israël moururent. « (Nb, 21,6). Le peuple, se rendant auprès de Moïse, reconnaît alors le signe adressé : « - Nous avons péché parce que nous avons récriminé contre le Seigneur et contre toi. Prie donc le Seigneur au nom du peuple ». Et le Seigneur dit à Moïse : « - Fais-toi un serpent, et place-le sur une hampe. Si un serpent a mordu un homme, toute personne en le regardant vivra. Et Moïse fit un serpent d'airain, il le plaça sur un étendard. Et quand un serpent mordait un homme, et que celui-ci regardait vers le serpent d'airain, il vivait ».

Le déroulement de la scène donne à entendre l'ambivalence du serpent, porteur de mort, porteur de vie dès lors que personnellement, sous la morsure, l'homme tourne son regard vers le haut, signe que cessent ses murmures, sa révolte contre Dieu, qui ne se met pas à l'épreuve. Des siècles plus tard, s'adressant aux Corinthiens, Paul commente : « - Je ne veux pas vous laisser ignorer, frères : nos pères étaient tous sous la nuée, tous ils passèrent à travers la mer. Tous ont été baptisés dans la nuée et dans la mer... »(1 Cor 10,1-2). Cependant Dieu « ne s'est pas complu dans la plupart d'entre eux, ils tombèrent morts dans le désert (v.5)...Ne mettons pas le Christ à l'épreuve, comme le firent certains d'entre eux et ils périrent par des serpents. Ne murmurez pas comme certains murmurèrent, et l'exterminateur les fit périr (v.9-10) ». L'appartenance à un peuple n'est pas un garant sûr. C'est chacun qui est appelé à répondre librement à l'appel, quelles que soient les circonstances extérieures, plus ou moins heureuses. Sans compter sur ses propres forces : le mal avance masqué, seul impossible de déjouer tous les pièges. Paul le dit en s'appuyant sur l'antique sagesse-prudence des *Proverbes* (Pr 8,4) « Ne vous prenez pas pour des sages » (Rm 12,16).

Des années après les exhortations de Paul aux Juifs instruits de Corinthe, Jean évoque, et transforme, l'épisode du désert. L'évangéliste met en scène Nicodème, le docteur de la Loi épris de vérité, maître en Israël, qui vient de nuit interroger le *Rabbi* (Jn 3,2).

En fait Nicodème ne sollicite pas immédiatement ; il ne parle pas même en son nom - puisqu'il emploie un *nous* collectif : « - Rabbi, nous savons que, venu de Dieu, tu es un Maître. Car personne ne peut faire les signes que tu fais, si Dieu n'est pas avec lui ». Le Maître répond à la demande implicite : pour comprendre ses paroles, pour voir le Royaume de Dieu, chacun doit passer par une nouvelle naissance, « renaître de l'eau et de l'esprit » (v. 5). Un souffle de vie, « dont personne ne sait d'où il vient et où il va » (v.8). Celui qui connaît les Ecritures devrait pénétrer ce mystère, connaître ce langage !

Le Rabbi, pour mieux donner à entendre, reprend l'épisode du serpent élevé au désert par Moïse. L'évangéliste, qui n'écrit pas un récit, met dans la bouche de Jésus - lui aussi disant nous - : lui, l'engendré, venu du ciel (v.13), issu du Père, et « Fils de l'homme » — l'annonce prophétique du nouveau salut proposé, quelles que soient les morsures du mal, en soi et autour de soi. Sa façon de dire inclut toute la signification de l'épisode du désert : la révolte, le châtement par les serpents qui tuent, le retour à Dieu, la médiation de Moïse. Enfin le serpent dressé, et la guérison pour celui qui regarde, qui « voit », et retrouve l'espoir de vivre : « Comme Moïse a dressé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit dressé le Fils de l'homme, pour que toute personne qui croit en lui ait vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde que c'est son Fils l'unique, qu'Il a donné » (v. 14-16). Le nouveau Moïse annonce une nouvelle naissance sous le signe de l'eau et du souffle des origines, vie nouvelle, dans le présent et dans l'au-delà de la mort. L'homme qui subit les morsures du mal et de la désespérance, peut sortir du doute et des questionnements.

Dans les Ecritures, le renversement de situations est une constante. Et il est toujours possible de se mettre en quête, même dans la nuit. Peut-être par peur de la mort, déjà en acte. Peu importe. La confiance, la tendresse perçue, ouvrent les yeux de l'esprit, les yeux du cœur. Ils existent bien les liens, virtuels mais bien réels, entre le ciel et la terre, le mystère de la vie et de la mort, l'omniprésence du mal et la possible libération. Les leçons du passé peuvent ouvrir les yeux pour voir dans le serpent dressé, ou dans la Croix qui se profile invisible, la Lumière, vers laquelle se diriger, pour agir en vérité : « — Celui qui fait la vérité vient à la lumière, pour que brillent ses œuvres, parce que c'est en Dieu qu'elles sont faites » (v.21). L'épisode de Nicodème, clos avec ces mots de Jésus, nouveau Moïse, en dit plus long que celui des *Nombres*, mais il reste nimbé de clair obscur. Tant l'enseignement théologique est dense. Nous nous trouvons devant un enseignement paradoxal. Notre esprit est convié à se défaire des oppositions binaires : le serpent est ou bon ou pervers, rusé, mauvais. Comme les objets et les êtres, le mal, ou le bien, ne sont pas des en soi. Tout passe par une médiation, une Création toujours en acte, souffle de vent, eau vive, métamorphose de l'horreur des morsures. Tout vient d'en haut : la hampe du désert, le gibet qui annoncent l'entrée dans une Vie de toujours à toujours. Toujours il faut le consentement de l'homme, confronté à la mort (du corps, de l'âme et de l'esprit), être libre de ses refus, de ses révoltes ou de son amour - qui, dans le souffle de l'Esprit, peut l'entraîner vers la Lumière, sous le signe du serpent.

L'un des sentiers à parcourir, c'est celui de la Prudence, *phronèsis* en grec. La prudence est une attitude première - avec les deux sens du mot, elle

est à découvrir en premier, et elle prime. Conquise, elle est le propre des sages, des justes qui cherchent Dieu. Elle résume l'annonce de l'ange à Zacharie, qui lui fait savoir que bientôt il sera père, et que cette naissance ouvre une ère nouvelle : « Ce sera joie et allégresse pour toi, et beaucoup se réjouiront...Il (l'enfant) sera rempli d'esprit saint dès le sein de sa mère. Il fera revenir beaucoup de fils d'Israël au Seigneur leur Dieu...Il s'avancera devant lui...pour ramener le cœur des pères vers leurs enfants et conduisant les rebelles à la sagesse des justes, apprêter au Seigneur un peuple bien préparé. » (Lc 1, 15-17). La traduction dit sagesse, le grec φρονησιν/phronèsis, prudence. C'est le propre des justes. La prudence n'est pas innée ; elle n'est pas de ces valeurs que l'homme peut découvrir, et vivre, avec ses propres forces.

Pour Matthieu, l'homme prudent, avisé - φρονιμοσφ/phronimos -, c'est celui qui écoute « les paroles et qui les réalise.... ». Il emploie le mot au sujet de l'homme qui bâtit sa maison sur le roc. Jésus parle à ceux qui l'entourent « Ce ne sont pas ceux qui disent - Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume (Mt 7,v.21)...Tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et qui les réalise peut être comparé à un homme avisé qui bâtit sa maison sur le roc » (v.24). Ce n'est pas l'homme, c'est le roc qui rend sûre la maison.

La vigilance, la disponibilité, la veille dans la nuit est signe de prudence. C'est ce que font les cinq vierges sages (le grec dit prudentes) (Mt 25,2). Munies de lampes et d'huile, elles attendent, car la venue de l'Epoux surprend toujours.

Pour le maître, les disciples ne sont pas déjà prudents, avisés ; ils doivent le devenir, d'autant plus que le monde est habité par des loups. Le texte dit : « Moi je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc : *avisés comme les serpents et ingénus comme les colombes.*

rusés comme les serpents et candides comme les colombes (TOB).

prudents comme les serpents et innocents comme les colombes (FC) »
(Mt, 10,16).

Les trois traductions figurent dans le même ouvrage *Nouveau Testament interlinéaire grec/français**. Il s'agit d'un outil de travail remarquable. Est proposée « une lecture triangulaire en confrontant : une traduction verticale (interlinéaire) ; une traduction classique, fonctionnelle (TOB), qui allie fidélité et intelligibilité, rigueur et compréhension ; une traduction dynamique (Français courant,FC), qui procure la totalité de l'information contenue dans le texte dans un langage et style très accessibles ».

La traduction verticale nous donne dans notre cas : avisés comme les serpents. C'est une vertu d'être avisé, d'être prudent (traduction FC). Ce n'est

pas une vertu d'être rusé. Alors ? L'homme vit dans un monde où même les loups rapaces peuvent se déguiser en brebis : « Gardez-vous des faux- prophètes qui viennent vers vous en habits de brebis, mais en dedans ce sont des loups ravisseurs. D'après leurs fruits vous les reconnaîtrez » (Mt 7,15-16).

Le serpent n'est-il pas un animal qui peut enseigner la prudence, la méfiance, la défiance nécessaire dans un milieu hostile, désert de sable et de pierres, société pervertie. Les serpents se tiennent toujours sur leurs gardes, prêts à se faufiler dans les pierrailles à la moindre alerte. Ils mesurent le danger, et ils l'évitent en un instant. Mieux encore ne sont-ils pas liés au monde de la médecine : le venin peut tuer, mais il sert aussi à guérir. Enroulés sur le caducée, les serpents accompagnent Esculape, et aussi Hermès, le Dieu du commerce, aux mille stratagèmes.

Mieux encore, le serpent semble au courant des secrets de la vie, lui qui sait le moment venu changer de peau, pour mieux grandir. Alors, vus sous cet aspect, ne sont-ils pas signe de la Prudence ? La Prudence, alliée à la force, à la justice et à la tempérance, est bien vertu cardinale - qui ouvre les gonds (cardo), qui est au croisement des voies ouvertes au choix (le cardo des camps romains). Les moralistes parlent du passage par ces quatre vertus cardinales pour entrer dans la logique de Dieu, qui donne à l'homme pour Le découvrir, Foi, Espérance, Charité - trois vertus théologiques. Un septénaire de plus (4+3=7), ce familier des maîtres de mémoire.***

Luc, de langue grecque, pose la même question que Matthieu, en insistant « Quel est donc le fidèle intendant, l'avisé... ? » (Lc 12,42). Ailleurs Luc parle d'un autre gérant, qui gaspille les biens de son maître. Se sachant dénoncé, il fait des largesses aux débiteurs de son maître, pour être bien accueilli au jour de son renvoi. La parabole achevée, Jésus commente « Le maître loua le gérant trompeur car il avait agi φρονιμα de façon avisée - avec habileté (TOB), si habilement (FC) - car les fils de ce monde sont plus avisés - plus habiles (TOB,FC) - que les fils de la lumière envers leur génération - leurs semblables (TOB), dans leur rapport les uns avec les autres (FC) ... » (Lc 16,8). L'élément de comparaison de ce dernier emploi de phronimos dans les Evangiles éclaire tous les emplois précédents. Il est plusieurs façons d'être avisé, prudent, habile.

Prudent, selon le monde, prudent selon la Lumière. Devant les réalités quotidiennes, la confiance ne va pas de soi. Tout homme est tenté par l'auto-suffisance. Il accepte difficilement de se reconnaître aimé par Dieu tel qu'il est.. Pour déjouer les pièges, **la prudence** regarde sous les pierres, elle se dessine un trajet, elle se fixe un but, acceptant de « changer de peau », de renaître.

Mais sans compter sur ses propres forces.

La prudence des serpents doit aller de pair avec la candeur de la colombe. C'est le seul emploi de αφικεραιωσ/akeraios dans les Evangiles : être prudents comme les serpents et simples comme les colombes.

Paul emploie le mot - rendu très différemment - à deux reprises. Dans l'*Epître aux Romains*, dans le salut final : « ...Je désire que vous soyez sages pour faire le bien, sans mélange au contraire pour le mal - sans compromission avec le mal (TOB), purs pour éviter le mal (FC). Le Dieu de la paix écrasera bientôt Satan sous vos pieds » (*Rm* 16,19). Le second emploi se trouve dans l'*Epître aux Philippiens*. Que ces croyants reconnaissent l'action divine en eux, qu'ils ne murmurent pas, qu'ils agissent : « Agissez en tout sans murmures ni réticences, afin d'être irréprochables et sans mélange - sans reproche et sans compromission (TOB), irréprochables et purs (FC) - enfants de Dieu sans tache.... » (*Phl* 2, 14-15) Porteurs de lumière, porteurs de « parole de vie ».

Tout est là : l'homme ne défie pas Dieu, il ne se révolte pas, même devant le scandale du mal et de la souffrance des innocents. Prudemment, souvent dans le désert, il s'essaie à la prudence - qui est aussi refus de toute compromission. Ce que dit précisément l'alliance du serpent et de la colombe - alliance curieuse, tant qu'il n'y a pas refus des oppositions binaires. La prudence, selon le Livre, offre de multiples facettes. Nom et adjectif, employés dans des récits ou des conseils de vie, signifient toujours l'attitude de celui qui ouvre les yeux du cœur et de l'esprit - pour penser, pour prier, pour agir, jamais seul, aimant et aimé, sans retour.

Ces circonvolutions serpentines, ces pérégrinations dans les Concordances, à propos de mots très proches : prudent, astucieux, avisé ...rusé, rendant compte d'un unique mot φρονιμοσ/phronimos aident à saisir la portée de la phrase, non signée, inscrite en tête du *Nouveau Testament interlinéaire grec-français* :

Une langue est un filet jeté sur la réalité des choses.

Une autre langue est un autre filet.

Il est rare que les mailles coïncident.

La prudence en question, ce n'est pas une vertu étriquée. C'est une clairvoyance donnée d'en haut à l'être rebelle, mordu par les serpents, mais appelé à la métamorphose, convié à voir. Dressé sur une fine colonne, le serpent de la basilique Saint-Ambroise de Milan, muet, mais parlant, annonce le

triomphe sur la mort, accordé à tout le genre humain. Désormais la mort n'est plus condamnation, mais passage vers le Royaume, sous le signe du Fils de l'homme, sous le signe du serpent.

Anne MACHET

* *Concordance de la Traduction Œcuménique de la Bible*, Paris Ed. du Cerf et Société Biblique Française 1993, 1261 p..

Nouveau Testament interlinéaire grec-français Londres Alliance Biblique Universelle 1993.

** Les livres de sagesse conseillent : « Niais, apprenez la prudence, insensés, apprenez le bon sens (*Pr* 8,5 et 12). C'est la voie du bonheur : « Heureux celui qui a trouvé la prudence » (*Si* 25,9). *Proverbes*, *Sagesse* et *Siracide* jugent essentiels discernement, savoir, intelligence - diverses façons de traduire *φρονησις* phronésis.

L'attribut du serpent est donné à un guerrier. Jacob, se sentant proche de la mort, bénit ses fils. Il compare Juda à un lion, compare Nephtali à une biche, Benjamin au loup. Pour Dan il dit « Que Dan soit un serpent sur le chemin...qui mord le cavalier au jarret et son cavalier tombe à la renverse » (*Gn* 49,17). Les vœux pour les différents fils correspondraient à des jeux de mots sur les prénoms hébreux - effets qui ne se retrouvent pas dans la langue grecque, dans la traduction des Septante qui date du troisième et second siècle avant notre ère. Le texte grec conclut de toute façon : « A chacun Jacob a donné une bénédiction qui lui convenait » (v.28)

Le serpent est symbole du mal, alors, « comme devant un serpent, fuis devant le péché...il n'est pire venin que venin de serpent » (*Si* 21,2 ; 25,12). Il est toujours illusoire de croire le dompter ; l'homme se prend à son propre piège... « si le serpent mord faute d'être charmé... » (*Qo* 10,11).

Les évangélistes n'ont pas besoin de recourir à des citations précises pour évoquer le cadeau intempêtif que serait un serpent, offert par un père à son fils « ...Ou s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent (*Mt* 7,10 ; *Lc* 11,11)

Mais le juste peut recevoir le pouvoir de dompter les bêtes sauvages, « le pouvoir de fouler aux pieds serpents et scorpions » (*Lc* 10,19). Marc écrit « ...ils prendront des serpents à pleines mains » (*Mc* 16,18), comme le faisait Moïse sur l'ordre de son Seigneur.

*** Les nombres inscrits sous les mots (en utilisant la numération grecque, avec les 24 lettres de l'alphabet) privilégient le Sept, répété sous diverses formes (Cf.A.Machet, *La voie des Nombres, comptes de la Bible grecque*). L'inscription numérale créée, sous-jacente, une continuité de sens. Ici la lumière sur le monde, liée au serpent dressé, signe d'entrée dans la vision,

Sous le signe du serpent

29

d'entrée-retour dans la lumière de la création. La Bible est comme une immense caisse de résonance : les mots se font écho l'un à l'autre. Avec toujours une écoute privilégiée de la note de départ, du premier emploi (« Dieu dit : - Que la lumière soit ! Et la lumière fut »). Un au-delà du temps des hommes, avant la séduction du serpent. *Comme un serpent* se dit : *w/ós ofis 1780*. *La lumière* se dit : *toj fws 1870*. L'habitué des nombres connaît cette mise en évidence des sept couleurs de l'arc-en-ciel dans le nom qui dit la lumière (d'après la façon grecque d'utiliser les lettres comme nombres : *t* = 300 ; *o* = 70 ; *f* = 500 ; *w* = 800 ; *s* = 200 ; soit 300+70+500+800+200 = 1870. Les paroles échangées avec Nicodème en deviennent moins obscures.

v.2	<i>Dieu avec lui</i>	1870	<i>οφφ θεοφ μετ αφφουτου</i>
v.6	<i>L'engendré</i>	709	<i>τωω γεγεννημεωνον</i>
v.14	<i>Ainsi il faut</i>	1789	<i>οθθουτω δεωωι</i>
v.14	<i>...que soit dressé...</i>	1978	<i>υφφφψωθηωναι</i>
v.16	<i>Dieu a aimé</i>	709	<i>ηθθγαπηωσεν οθθ θεοω'</i>
v.19,20	<i>La Lumière</i>	1870	<i>τοφφ φω'</i>